

Le myosotis

Autor(en): **Datin, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 23

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194979>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

d'aller plus loin que la fontaine du Pont; les pétitionnaires demandent qu'on impose celles qui franchiraient cette limite. Renvoi à la commission des pétitions. Dr ROUGE.

L'argent trop vite gagné.

M. Francisque Sarcey publie dans les *Annales politiques et littéraires* une chronique excessivement spirituelle et intéressante traitant des dangers qu'offre l'argent trop vite gagné. Nous ne pouvons résister au désir d'en extraire quelques passages à l'intention de nos lecteurs :

« Il est une vérité qui est bien vieille, mais qu'il ne faut jamais se lasser de répéter sous toutes les formes : c'est qu'il n'y a rien qui désorganise, qui renverse plus vite et plus sûrement une cervelle; rien qui soit plus corrupteur que l'argent gagné d'un coup, sans travail.

« Il a dû vous arriver plus d'une fois de vous dire, en parcourant les listes de chiffres qu'aligne un journal de tirages financiers : Si pourtant je gagnais le lot de cinq cent mille francs au Panama, ou même un lot de deux cent mille francs au Crédit foncier ! et vous laissant aller ensuite à la pente de vos rêveries, de vous demander ce que vous feriez de tout cet argent.

« Oh ! les premiers vingt mille francs, mettons, si vous voulez, les premiers cinquante mille, on en trouve aisément l'emploi. Vous vous rappelez le joli mot de ce berger à qui son maître demandait un jour à quoi il dépenserait son argent, s'il lui tombait un jour une grosse fortune :

« — Moi ! répondit-il, les yeux luisants de convoitise, j'aurai toujours de la paille fraîche dans mes sabots.

« Chacun proportionne, sans y prendre garde, ses désirs et ses ambitions à la position qu'il occupe, aux habitudes qu'il a prises. Il ne voit pas au-delà. L'un trouve aisément l'emploi des premiers cinq mille francs, l'autre des premiers dix mille, l'autre des premiers cent mille. Car chacun, dans la modeste sphère où il évolue, a formé des rêves qu'il lui eût été possible de réaliser avec cette somme.

« Mais cette somme une fois dépensée en imagination, le rêve une fois réalisé, l'homme ne sait plus où se prendre. Il a besoin de s'acclimater à un premier échelon de fortune, avant de s'élever à un second. Il y a un proverbe qui dit que l'appétit vient en mangeant. Rien de plus vrai. Il est bien probable qu'à l'époque où Bonaparte était un pauvre petit lieutenant, qui n'avait pas dans son tiroir de quoi payer les quarante francs dus à sa blanchisseuse, M^{me} Sans-Gêne, il ne songeait point à revêtir la pourpre impériale et à traiter de cousins les rois et les empereurs d'Europe. Il s'accou-

tuma de victoire en victoire à cette idée; c'est de degrés en degrés qu'il monta jusqu'au faite, où il n'en fut pas moins saisi d'une sorte de vertige.

« Ce qui déconcerte l'homme, ce qui le détraque, c'est le passage subit de la misère ou de la simple aisance à la fantastique opulence d'un milliardaire. On conte que les aéronautes sentent, s'ils s'élèvent d'un vol trop rapide dans les régions supérieures, leurs tissus se désorganiser, tandis que leur cœur bat à coups trop pressés. Il en va de même des pauvres diables qu'un coup du hasard jette sans préparation à une fortune inespérée. Ce ne sont pas leurs tissus, c'est leur raison qui se désorganise. Ils perdent le sens de la réalité. »

On fifarè qu'a risquâ balla.

Ne fâ rein dè fèrè on servico à cauquon, sein ètrè pàyi, poru qu'on vo diéssè grand maci et qu'on ne sè fotè pas dè vo ein après; mà y'a dè tant dè sortès dè dzeins dein lo mondo qu'on ne sâ diéro à quoui sè fiâ et qu'on sè re-peint cauquies iadzo d'avâi bailli on coup dè man à 'na tsaravouta. Mà que voliâi-vo ! lè rouètès sont lè rouètès, et soveint n'ia què la religion, quand on ein a, que vo grâvè dè l'ao bailli on aleçon et dè fèrè on malheu.

Y'a on part dè teimps, on gaillâ, on espèce dè fifarè, ein avâi prâi 'na t'ola bombardâie que quand soo dè la pinta po allâ sè reduirè, trabetsivè tant que se n'avâi pas z'u lo mouret po sè rateni l'arâi bo et bin rebattâ perque bas. Portant l'avâi onco on rudo bet à fèrè po retrovâ l'hotô, et jamé dè la viâ n'arâi pu einnant s'on brâvo citoyein que passâvè perquie et qu'allâvè dâo mémo coté, n'ein avâi pas z'u pedi. Lo cagnes-sâi po l'avâi vu cauquies iadzo et savâi quoui l'irè, et sè peinsâ que ne lo faillâi pas laissi solet. Assebin, lo preind pè lo bré et lâi fâ : « Hardi, l'ami, coradzo; më vé vo drobliâ on bocon ! »

L'autro, que ne fasâi diéro que dè remâofâ, sè laissè fèrè, et appondu âo bré dè l'homme serviablo que lo menâvè, sè laissè trainâ, kâ lo lulu avâi prâo mau à mettrè lè pi l'on dévânt l'autro et sarâi à tot moment z'u rebedoulâ dein lo terreau iô l'arâi vouaffâ permi lè renailès s'on ne l'avâi pas tenu fermo; et après prâo peina et prâo châtès, l'arrevont à 'na crâijâ iô faille lo laissi allâ tot solet.

— Ora, l'ami, se lâi fâ lo citoyein compliéseint, ne pu pas allâ pe levé; allâ pi tot balameint, drâi dévânt vo, et tsouyi dè ne pas vo froulâ 'trâo proutso dè l'adze; vo z'ètés bintout tsi vo; à la revoyance!

Lo citoyein sè peinsâvè que n'javâi perein à risquâ et que l'autro l'allâvè remachâ, coumeint dè justo; mà diabe lo pas ! lo tourlourou, que brelantsivè

adé, sè branquè dévânt li et lâi fâ ein bordeneint :

— On ne vo dâi rein, ouddè-vo ! et se vo n'ètés pas conteint, vo pâodè allâ vo grattâ !

Lo citoyein furieux dè cein ouèrè et dè vairè on tot chenapan, l'arâi prâo émelluâ; mà l'a pu sè rateni, quand bin cein lâi démedzivè dè lâi bailli onna racliâie, et lâi fâ :

— Eh ! racaille, va ! t'è cognaisso prâo; et se n'ètai la creinte dè Dieu, t'èclliâfèrè quie contrè clia bouenna !

LE MYOSOTIS

Deux amoureux, deux fiancés, Wilhem et Lisbeth, se promenaient sur le bord du Rhin. Le cours du fleuve, partout rapide, s'accélére encore lorsque, dans sa trouée à travers les montagnes du Taunus, ses eaux bleues paraissent impatientes d'aller baigner le pied du joyau gothique par excellence, de l'admirable cathédrale de Cologne.

La brume matinale ondulait sous le souffle de la brise et estompait les sommets bleuâtres des pics les plus élevés, qui semblaient entourés d'une légère couche de ouate douce à l'œil; les vieux Burgs crénelés qui les couronnent, à chaque coup de vent, se montraient et disparaissaient comme dans une féerie.

Le soleil avait peine à percer de ses flèches d'or ces nuages floconneux qui, en s'élevant graduellement, rendaient plus visibles et mettaient en relief les rives fleuries du Père des Eaux, et les premiers contreforts des rochers escarpés qui surplombent son cours.

La journée s'annonçait splendide, et les cœurs énamourés de Wilhem et de Lisbeth débordaient de joie.

Les deux beaux enfants s'en allaient chantant, la main dans la main, se cherchant des yeux, heureux de vivre.

Le problème de la vie à deux, de l'amour partagé, pour eux était résolu. Ils devaient bientôt se marier et un avenir couleur de rose se présentait à leurs yeux ravis.

Toujours s'aimer ! toujours se le dire ! quel rêve !

A un coude du chemin, tout près de la rive, Lisbeth aperçut une touffe de jolies fleurs, dont le bleu pâle tranchait sur l'herbe verte.

— Ne dirait-on pas, s'écria-t-elle en les montrant à son ami, des turquoises entourées d'émeraudes ?

Ces mots à peine prononcés, Wilhem se précipitait, pour les atteindre, afin d'en composer un bouquet et le présenter à l'éluë de son âme, qui, d'un regard attendri, suivait attentivement la cueillette de son compagnon.

S'étant un peu trop avancé pour s'emparer d'une fleur plus belle que les autres, le jeune homme fut emporté par son propre poids et roula dans le fleuve.

Lisbeth poussa un cri terrible, mais déjà l'onde s'était refermée sur sa proie. Wilhem cependant reparut à la surface, tenant en sa main droite le bouquet de myosotis qu'il n'avait pas lâché et, le tendant vers sa bien-aimée, prononça ces mots : *Wergis mein nicht*, ou ne m'oubliez pas...

Sa voix avait à peine frappé l'oreille de sa pâle fiancée que le courant du fleuve l'emmenait à nouveau

Une fois encore, sa main, tenant toujours le bouquet, se montra au-dessus des eaux, comme pour répéter sa prière... et ce fut tout.

La Wilhis, aux lèvres glacées, avait emmené le beau jeune homme sur sa couche d'algues, au fond de sa grotte azurée, pour lui donner le fatal baiser de la mort.

A chaque printemps, Lisbeth revenait sur la rive et, nombre d'années après cet événement, les fiancés qui parcouraient les rives du Rhin pouvaient voir la main ridée de la vieille fille placer une touffe de ces belles fleurs bleues dans la neige de sa chevelure.

Depuis cette époque, le myosotis a reçu ce nom charmant : « ne m'oubliez pas ! »

HENRI DATIN.

Favey et Grognuz

à Yverdon.

XIII

Sur la porte de l'Hôtel de la Monnaie, et dans une tenue très correcte, un sommelier en frac et un portier en livrée.

— Pardon, messieurs, peut-on entrer ? Nous ne voudrions pourtant pas vous déranger...

— Vos bagages, mesdames, fait le portier en s'empressant de saisir les sacs.

M^{me} Grognuz serrait encore si fort la poignée du sien, que le portier ne pouvait s'expliquer cette résistance.

Enfin, elle lâcha prise en disant : « A vous, monsieur, à la bonne heure ; mais c'est que je vous dirai qu'on a voulu nous les voler... Il fallait voir... des individus qui ont le hoiquet et qui n'ont rien tant bonne façon... »

— Ces dames viennent peut-être de Lausanne ?...

— Eh ! justement, monsieur, vous avez deviné.

— C'est sans doute vous qui êtes attendues à l'hôtel par deux dames de Lyon ?...

— Justement !... ma cousine Julie et sa fille... Comme vous savez tout ça !

— Veuillez vous donner la peine de monter.

— Ah, y faut monter... Pouvez-vous croire, monsieur, qu'il y a bientôt vingt ans que nous ne l'avons pas revue... A-t-elle bien changé ?... Regarde-voir ça, Elise, des tapis sur les escaliers !...

— Encore une rampe ; c'est au second. Ces dames sont au numéro... Ah ! les voilà, du reste...

— Est-ce toi, ma pauvre Julie !... quel nouveau de te voir... Adieu... comment va la santé ?...

— Eh bien, pas trop mal, et toi ?... Adieu, Elise.

Et le bruit de gros et bons baisers donnés et rendus sur les deux joues résonna dans le corridor.

— Est-ce ta fille ?...

— C'est ma fille... Un baiser à nos cousines, Sylvie.

— Quelle grande et belle demoiselle ! On n'ose pas seulement l'embrasser...

— Maintenant, mes cousines, voici votre chambre... tout près de la nôtre, vous voyez. S'il vous manquait quelque chose, veuillez sonner, la femme de chambre vous servira. Allez vite vous rafraîchir et vous délasser un peu du voyage, chères amies... Je vous laisse pour quelques instants seulement et nous irons dîner ensuite ; vous devez avoir besoin de prendre quelque chose.

— Eh bien, on n'a pas seulement faim pour dire...

— Quelle belle chambre, Elise !.. ou bien si c'est leur salon ?... Vois-tu ce miroir ! Epi ces grands pots blancs dans ces saladiers... à quoi ça sert-il ?

— Ça c'est un lavabo ; c'est pour se laver.

— Je crois bien que oui... Voilà le savon, les essuie-mains... Quel beau linge... Ti possible ce que c'est que ces hôtets !...

Et mettant la tête à la fenêtre, M^{me} Grognuz, allant de surprise en surprise, s'écria :

— Viens voir ce Genève !... ça vous étourdit... Peut-on pourtant mettre autant de maisons à la même place ; elles se touchent presque toutes... Et tout ce monde dans les rues !... Où est-ce qu'ils peuvent bien aller ?... Y a autant de femmes que d'hommes... Qu'on puisse rôder comme ça au lieu d'être à son ménage...

Voilà qu'on tape à la porte... Eh ! c'est déjà la cousine.

— Oui, ma chère, « à la soupe, » comme on dit dans le canton de Vaud ; c'est le moment... Nous descendons, suivez-moi... Quel temps superbe ! Comme j'en suis heureuse ! nous pourrions faire de charmantes promenades.

Voici la salle à manger. Entrez, je vous prie.

Nos deux visiteuses, très intimidées en voyant les nombreux convives, dames et messieurs, qui avaient déjà pris place autour de la table d'hôte, décorée de deux grands vases de fleurs, s'arrêtèrent sur le seuil

— Mais ce n'est pas là, cousine ; c'est une noce, fit madame Grognuz, ouvrant de grands yeux.

— C'est bien là, ma bonne amie, c'est bien là... Tenez, plaçons-nous vite au bout de la table, nous serons ensemble. Voici le potage.

Et bientôt un sommelier leur servit un excellent tapioca.

— Y fallait pas vous déranger, lui dit M^{me} Favey, nous pouvions bien nous servir nous-mêmes.

— Pardine, ajouta sa belle-sœur, il n'y avait qu'à nous donner la terrine... Eh ! comme ils font les soupes minces par ce Genève ; c'est curieux, ils n'y

mettent ni tranches de pain, ni pommes de terre.

— Ah ! ce ne sont plus vos grosses soupes de la campagne où la cuiller se tient debout ! celle-ci est beaucoup plus légère et charge moins l'estomac au commencement du repas. Il est du reste délicieux ce potage, très velouté... Goûtez donc.

— Oui, c'est vrai, ça glisse bien ; épi ça ôte la soif.

— Ah ! mais dites-moi, si vous avez soif, voilà du vin... Voyons si je saurai verser ; ce n'est guère l'affaire des dames.

— Ah ! si vous ne savez pas verser, nos hommes vous montreront assez, qu'en dis-tu, Elise ?

— Malheureusement.

— Vous m'avez dit dans votre lettre, Elise, que vos maris étaient à Yverdon, n'est-ce pas ? demanda la cousine de Lyon.

— Hélas ! oui ; ce sont deux rôdeurs qui veulent voir toutes les expositions.

— Et comment vont-ils ; vous leur ferez part de mes amitiés. Leur santé est bonne ?...

— Aloo, ces espèces d'hommes se portent toujours bien. D'ailleurs, n'en parlons pas, ça nous gênerait le plaisir.

— J'en serais désolée, Elise. Alors, n'en parlons plus... Voyez, on vous présente le plat, servez-vous.

— Les deux belles-sœurs, qui, en se mettant à table, ne supposaient guère que les mets seraient si nombreux, se servirent si abondamment dès le début, en tirant vigoureusement deux grosses parts sur leur assiette, qu'après le second service elles durent abandonner la partie.

Le sommelier continuant à leur passer les plats, M^{me} Grognuz lui dit : « Ne vous donnez pas la peine de revenir ; on n'en peut plus : ça bourre vite. »

— Voyons, voyons, cousine, un peu de poulet.

— Merci, sans compliments, nous sommes bien dinées. Epi nous avons déjà pris le déjeuner avant de partir. Il n'y a rien qui soutienne le matin comme une bonne écuellée de café enchâtelée de pain.

L'accent de ces deux braves paysannes, et leur conversation ne manquèrent pas d'attirer l'attention de plusieurs convives, de deux commis-voyageurs, entre autres, qui s'en faisaient des gorges chaudes :

— Dis donc, elles sont à croquer ces deux bonnes mamans, la-bas. Vois ces coiffures.

— Tais-toi, elles sont vraiment pittoresques... Je préférerais la demoiselle qui est en face... Sais-tu qu'elle est chouette !

— Ah ben, tu n'es pas difficile ; mais, mon cher, les raisins sont trop verts !